PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Pierre Guiraud

Le Langage du corps

40
52

QUE SAIS-JE ?

Le langage du corps

PIERRE GUIRAUD

178



8° Z
28 960
(1250) - (1851)

DL-25-08-1980-24001

DU MÊME AUTEUR

DANS LA COLLECTION « QUE SAIS-JE ? »

La stylistique, n° 646.
La sémantique, n° 655.
L'argot, n° 700.
La grammaire, n° 788.
Les locutions françaises, n° 903.
La syntaxe du français, n° 984.
L'ancien français, n° 1056.
Le moyen français, n° 1086.
L'étymologie, n° 1122.
Les mots étrangers, n° 1166.
Le français populaire, n° 1172.
Patois et dialectes français, n° 1285.
Les mots savants, n°1325.
La versification, n° 1377.
La sémiologie, n° 1421.
Les gros mots, n° 1597.
Les jeux de mots, n° 1656.
Le langage des animaux (à paraître).

DANS D'AUTRES COLLECTIONS

Les sources médiévales de la poésie formelle : la rime, Groningen, J. B. Wolters, 1952.
Langage et versification d'après l'œuvre de Paul Valéry. Etude sur la forme poétique dans ses rapports avec la langue, Paris, Klincksieck, 1953.
Les caractères statistiques du vocabulaire, PUF, 1954.
Index du vocabulaire du symbolisme, Paris, C. Klincksieck, 1953-1954. I. *Apollinaire (Alcools)* ; II. *Valéry (Poésies)* ; III. *Mallarmé (Poésies)* ; IV. *Rimbaud (Les illuminations)* ; V. *Claudel (Cinq grandes odes)* ; VI. *Verlaine (Les fêtes galantes, Les romances sans paroles)*.
Index du vocabulaire de la poésie classique, Paris, C. Klincksieck, 1955, I. *Le Cid* ; II. *Cinna* ; *III. Phèdre*.
Bibliographie de la statistique linguistique (en collaboration avec J. WHATMOUGH), publication du Comité international permanent des Linguistes, Utrecht, Spectrum, 1954.
Problèmes et méthodes de la statistique linguistique, Reidel-Presses Universitaires de France, Dordrecht-Paris, 1960.
Structures étymologiques du lexique français, Paris, Larousse, 1967.
Le gay savoir de la Coquille ou la clé des ballades en jargon de Villon, Paris, Gallimard, 1968.
Essais de stylistique, Paris, C. Klincksieck, 1970.
La stylistique — Lectures, Paris, C. Klincksieck, 1970.
Le testament de Villon ou le gay savoir de la Basoche, 1970.
Dictionnaire érotique, Paris, Payot, 1977.
Sémiologie de la sexualité, Paris, Payot, 1978.
Dictionnaire étymologique du français, Paris, Payot (à paraître), 1980.

ISBN 2 13 036483 7

1re édition : 3e trimestre 1980
© Presses Universitaires de France, 1980
108, Bd Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

« Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne que dans le choix des paroles. »

(La Rochefoucauld.)

Nous parlons avec notre corps et notre corps parle. De plusieurs manières et à plusieurs niveaux. Ainsi, un *menton énergique*, des *lèvres gourmandes*, etc., sont les signes de facultés psychiques auxquelles ils correspondent — ou, en tout cas, sont généralement censés correspondre. Cette interprétation du moral à travers le physique est l'objet de l'antique « physionomognie », qui se perpétue aujourd'hui dans différentes « caractérologies » dont on peut critiquer la pertinence, mais dont on ne saurait nier l'existence et la place qu'elles occupent dans nos jugements et dans le langage.

Notre corps parle aussi à travers nos émotions qui au sens propre sont des « mouvements » de notre organisme : on *tremble de peur*, on *rougit de honte*, etc. ; et ces réactions physiques dans lesquelles s'exprime ce que nous ressentons, traduisent, par le langage, la façon dont nous concevons et nous représentons ces phénomènes.

Ces signes — physiognomoniques et kinesthésiques — sont naturels, spontanés et plus ou moins inconscients, ce qui devrait leur dénier le statut

de « langage ». Mais en fait ce ne sont pas de simples inventaires d'indices, mais des systèmes structurés et organisés qui tirent précisément leur sens de leurs relations au sein de cette structure dans laquelle le *nez court* s'oppose au *nez long*, le *convexe* au *concave*, le *rond* au *pointu*, etc. Structures auxquelles l'équilibre, l'exhaustivité et le caractère systématique confèrent toutes les propriétés d'un code sémiologique artificiel, sinon dans son origine, en tout cas dans ses développements ultérieurs.

D'autre part, ces signes « naturels » dans leur principe et dont la fonction est d'abord de connaître le caractère, l'état de santé, les sentiments de l'autre, sont utilisés « artificiellement » pour faire connaître notre propre caractère, nos sentiments : on ouvre spontanément la bouche sous l'effet de la surprise, mais on peut le faire délibérément pour montrer, et éventuellement faire croire, qu'on est surpris. Ainsi s'est formé un code gestuel dans lequel le rapport entre les signes et les réactions naturelles dont ils dérivent est depuis longtemps obscurci comme il est de règle dans les langages articulés : le salut par *inclinaison de la tête*, par exemple, remonte, sans doute, à un très ancien réflexe de soumission.

Il s'agit bien d'un code qui présente les principaux caractères du langage articulé : transmission d'information, système d'oppositions pertinentes (*tête* et *yeux baissés* / *tête* et *yeux levés*), arbitraire du signe, variantes chronologiques et culturelles, etc.

Ces faits sont évidents et connus, mais ce n'est qu'à partir d'une date récente qu'ils ont été soumis à l'investigation de la linguistique et de la sémiologie (1).

(1) V. P. Guiraud, *La sémiologie*, « Que sais-je ? ».

D'après leur nature et leur fonction on peut distinguer différents types de codes corporels.

D'abord, les substituts du langage articulé dans lesquels le geste et la mimique suppléent aux sons (langage des sourds-muets, des trappistes, des *bookmakers*, etc.).

Ensuite, les auxiliaires du langage articulé dans lesquels les gestes ou autres mouvements corporels accompagnent la parole ; et cette étude a donné lieu, récemment, à trois disciplines nouvelles :

— la *kinésique* ou étude des gestes et mimiques ;
— la *proxémique* ou étude des positions du corps dans l'espace culturel ; ainsi l'embrassade, la place dans un cortège, la distance maintenue entre les interlocuteurs, etc. ;
— la *prosodique* ou étude des intonations et variations de la voix par lesquelles s'expriment les sentiments et intentions des interlocuteurs. De quoi relèvent aussi les cris, larmes, rires, soupirs, dont on ne connaît à peu près rien.

A cet ensemble, et pour finir, j'ajouterai la *symbolique du corps* ; j'entends par là les concepts — très nombreux — qui expriment une réalité non corporelle par des images empruntées au corps.

Tel est le cas de la terminologie des facultés psychiques dans leur presque totalité : l' « âme » c'est le *souffle*, la « peur » la *tremblotte*, etc. ; de même la « création cosmique », la « création littéraire » sont assimilées à la « création biologique » et, d'une façon générale, le macrocosme, « le monde », est conçu, organisé et nommé sur le modèle du microcosme, « le corps humain ».

Source d'informations (sur notre caractère, notre comportement) que nous interprétons à l'aide de codes (physiognomonies, caractérologies), notre corps « parle ». D'autre part, nous « parlons » avec le corps par un système de gestes, de mimiques, de déplacements, de cris que nous utilisons en vue de transmettre des informations au moyen de signes

naturels plus ou moins codifiés par chaque culture. Enfin, nous imaginons le monde sur le modèle de notre corps, et avons ainsi formé un ensemble de concepts et de mots à partir d'images corporelles.

On parle avec le corps, dans la mesure où nous nous servons des gestes et mimiques corporelles pour transmettre des informations.

Enfin, on fait parler le corps, en l'utilisant comme le mode d'expression d'une réalité extra-corporelle.

Les deux parties que nous avons conçues : le *langage et le corps* (les locutions exprimant la réalité corporelle) et le *langage du corps* (les gestes et comportements corporels utilisés comme signes de communication), sont complémentaires du fait que les codes gestuels malgré leur caractère conventionnel et arbitraire ont leur origine, directe ou indirecte, dans des indices naturels ; et que l'interprétation de ces derniers, d'autre part, réfère à des structures de signification plus ou moins arbitraires ou, en tout cas, sélectives.

Un autre problème est posé par le fait que la connaissance que nous avons de ces signes naturels sur lesquels se greffent les codes de nos savoirs traditionnels, est très superficielle, approximative, incomplète et souvent erronée.

Ce n'est que depuis une date très récente que nous pouvons observer et mesurer les mouvements musculaires, cardiaques, cérébraux, hormonaux, etc., correspondant à nos émotions. Et l'étude des caractères et des passions n'a pas encore accédé à cette connaissance scientifique et objective de notre corps. Et l'aurait-elle, d'ailleurs, que le langage retiendrait encore, et pour longtemps, dans ses structures les traces et les vestiges d'un savoir ancien et souvent douteux. La symbolique de la sexualité est à cet égard exemplaire et montre à quel point elle continue à déterminer des croyances, des comportements et des préjugés fondés, par une analogie illusoire, sur une connaissance inexacte des faits.

PREMIÈRE PARTIE

LE LANGAGE ET LE CORPS

Nous avons divisé l'étude des indices corporels en deux grandes parties : d'une part, la forme du corps et, de l'autre, ses mouvements.

La première constitue une morphologie du caractère qui interprète la longueur du nez ou la forme du menton comme le signe de facultés psychologiques permanentes. Sous le nom de *physiognomonie*, elle constitue une étude très ancienne qui survit aujourd'hui dans diverses *caractérologies*.

Il y a d'autre part une cinétique des émotions (tremblements, contractions musculaires, modifications de température, etc.), que les physiognomonistes (qui ne l'ont d'ailleurs pas étudiée et qui reste de ce fait très mal connue) désignent sous le nom de *pathognomonie*.

Enfin les traits physiognomoniques et pathognomoniques sont à l'origine de métaphores : un accueil peut être *froid* ou *chaud*, par exemple, *cordial*, *distant*, etc.

D'où les trois chapitres de notre première partie :

« La *physiognomonie* ou morphologie du caractère. »
« La *pathognomonie* ou cinétique des émotions. »
« La *symbolique* ou les métaphores du corps. »

CHAPITRE PREMIER

LA PHYSIOGNOMONIE OU LA MORPHOLOGIE DU CARACTÈRE

I. — L'âme et le corps

On peut dire que le corps « parle » dans la mesure où il nous renseigne sur l'identité et la personnalité des gens : sur le sexe, l'âge, l'origine ethnique, sociale, sur l'état de santé, etc., et, plus particulièrement, en ce qui nous concerne, sur le caractère.

C'est l'apparence physique d'un individu qui nous fait dire qu'il est énergique ou timide, franc ou fourbe, intelligent ou stupide et, d'une façon générale, sympathique ou antipathique.

Cette analyse du caractère par la morphologie corporelle a une longue histoire et une vaste littérature, toujours vivante, comme en témoigne un volume que lui consacre la collection « Que sais-je ? » : *La caractérologie*, par Guy Palmade.

Depuis l'Antiquité elle a donné naissance, et continue à donner naissance, à de nombreux systèmes qui ont tous en commun de constituer des structures de signes en opposition : *front/menton*, *large/étroit*, etc. ; structures qui sont investies d'un contenu psychique correspondant : *front* « intelligence » / *menton* « vitalité », d'où *front large* « grande intelligence », *menton étroit* « faible vitalité », etc.

Ces spéculations sont très anciennes. Aristote déjà imagine des relations entre l'homme et l'animal telles que l'individu qui aurait un visage de renard ou un cou de taureau partagerait certains traits de caractère avec ces animaux (ruse, osbtination, etc.). Ces idées ont été reprises, développées et systématisées par Adamantis, Pierre d'Abano, Michel Scott, Cardan. Le *De humana physiognomonia* de Porta (1586) est l'ancêtre de la *Physiognomonique* de Lavater (1772) et de ses *Fragments physiognomoniques* (1775-1778) qui reste l'ouvrage fondamental auquel vont puiser la plupart des caractérologies modernes.

Vers la même époque Camper définit la notion d'*angle facial* comme mesure de l'intelligence, cependant que Gall invente la *phrénologie* ou étude du caractère à partir de la forme du crâne, qui permet de déceler la *bosse* des mathématiques ou celle du commerce.

De même l'étude des tempéraments a été de tous temps liée à celle des caractères. Aux quatre tempéraments traditionnels de la médecine antique : nerveux, sanguin, bilieux, lymphatique, on a substitué d'autres classifications : cérébral, musculaire, digestif, respiratoire ou, plus récent et plus savant : endomorphe, mésomorphe, ectomorphe.

A partir de critères psychanalytiques, certains distinguent : les dépendants, les inhibés, les déréglés, etc.

Tous ces systèmes ont cette particularité d'être « systématiques », c'est-à-dire de constituer des classes à partir des combinaisons d'un petit nombre de traits critiques de base, en général trois, quelquefois quatre, ainsi qu'on va le voir.

Ainsi, le travail de R. Le Senne que nous choisissons parmi des dizaines d'autres parce que, de l'avis

des spécialistes et parmi les plus récents, il « constitue à l'heure actuelle l'effort le plus complet dans le domaine de la caractérologie des propriétés » (1), considère trois propriétés générales : l'émotivité, l'activité et le retentissement primaire ou secondaire. D'où l'auteur tire les classes suivantes (2) :

Emotifs — inactifs — primaires — nerveux.
Emotifs — inactifs — secondaires — sentimentaux.
Emotifs — actifs — primaires — colériques.
Emotifs — actifs — secondaires — passionnés.
Non-émotifs — actifs — primaires — sanguins.
Non-émotifs — actifs — secondaires — flegmatiques.
Non-émotifs — inactifs — primaires — amorphes.
Non-émotifs — inactifs — secondaires — apathiques.

II. — Les trois étages de la psyché

Toute notre psychologie — telle que nous l'avons héritée des anciens et qui continue dans le langage — est construite sur un système analogue :

Selon le *Vocabulaire de la Philosophie* de Lalande, « on appelle *facultés de l'âme*, l'intelligence, l'activité (ou, comme on disait autrefois, la volonté), et enfin la sensibilité, en tant qu'elles sont considérées comme un pouvoir spécial de faire ou de subir un certain genre d'action ».

C'est exactement la classification d'Aristote qui distingue : l'*âme pensante*, principe de la pensée et de l'intelligence ; l'*âme végétative* ou « nourricière » qui produit la nutrition, la croissance, la reproduction ; l'*âme sensitive*, principe de la sensation et de la sensibilité.

Ce sont là les bases traditionnelles de toute notre psychologie et, en particulier, celles des physiognomonies et des caractérologies récentes qui en

(1) G. Palmade, *La caractérologie*, p. 108.
(2) *Op. cit.*, p. 106.

découlent et qui ne sont que le reflet des idées communes que nous nous faisons de l'âme, du corps et de leurs relations.

Ainsi, ces *facultés de l'âme* ont leur source, leur « siège » dans le corps et chacune dans une partie du corps particulière : l'intelligence dans la tête, la sensibilité dans la poitrine, l'activité dans le ventre.

L'idée que le corps est un reflet de l'âme est une croyance très ancienne et que nous continuons, plus ou moins inconsciemment, à partager. Ainsi un corps harmonieux, équilibré et bien proportionné nous incite à imaginer un caractère analogue, comme si les canons de la morale correspondaient à ceux de la beauté ; les bossus, les bigles, en revanche, ont toujours été soupçonnés d'intentions malicieuses plus ou moins torves et tordues ; il en est de même des punais, tant il est vrai que l'*âme* étant assimilée au *souffle* (*anima* = « souffle », *psyché* « idem »), un souffle empuanti ne peut être que le signe d'une âme pourrie.

Et dans ce corps, chaque partie est le siège d'une faculté psychique particulière.

Cette triple correspondance est partout affirmée ; elle est la base de la physiognomonie de Lavater, selon lequel :

« Connaître, désirer, agir — ou plus précisément, observer et méditer, percevoir et désirer, posséder le pouvoir de se mouvoir et de résister — ces facultés combinées font de l'homme un être animal, intellectuel et moral.

« Cette triple vie, dont on ne peut dénier la possession à l'homme devient nécessairement, dès l'abord, le sujet de la dissertation et de la recherche du fait qu'elle se présente sous la forme du corps et dans les facultés corporelles qui, telles quelles, sont apparentées aux sens.

« La vie animale, la plus basse et la plus terrestre, se laisse voir depuis le bord du ventre jusqu'aux organes de la génération qui devient son centre et son foyer. La vie moyenne ou